Zeitschrift: Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft für Gartenkultur = Bulletin de la Société Suisse des Arts du Jardin

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Gartenkultur

Band: 11 (1993)

Heft: 1

Artikel: Surprise et dépaysement dans les jardins

Autor: Biaggi, Gianni

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382228

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Surprise et dépaysement dans les jardins

«Un jardin est une grandiose cathédrale pour de très beaux pêchés. En eux se cachent la mansuétude, l'amour et le désir de ne pas savoir que faire.» Federico García Lorca

Prologue: Le phénomène générale de la surprise

Qu'entendre par ce terme si universel? On peut distinguer entre la surprise liée aux connotations-vécu, associations et symboles, par exemple un visage antipathique qui surgit, et celle liée surtout aux perceptions de notre environnement spatio-temporel.

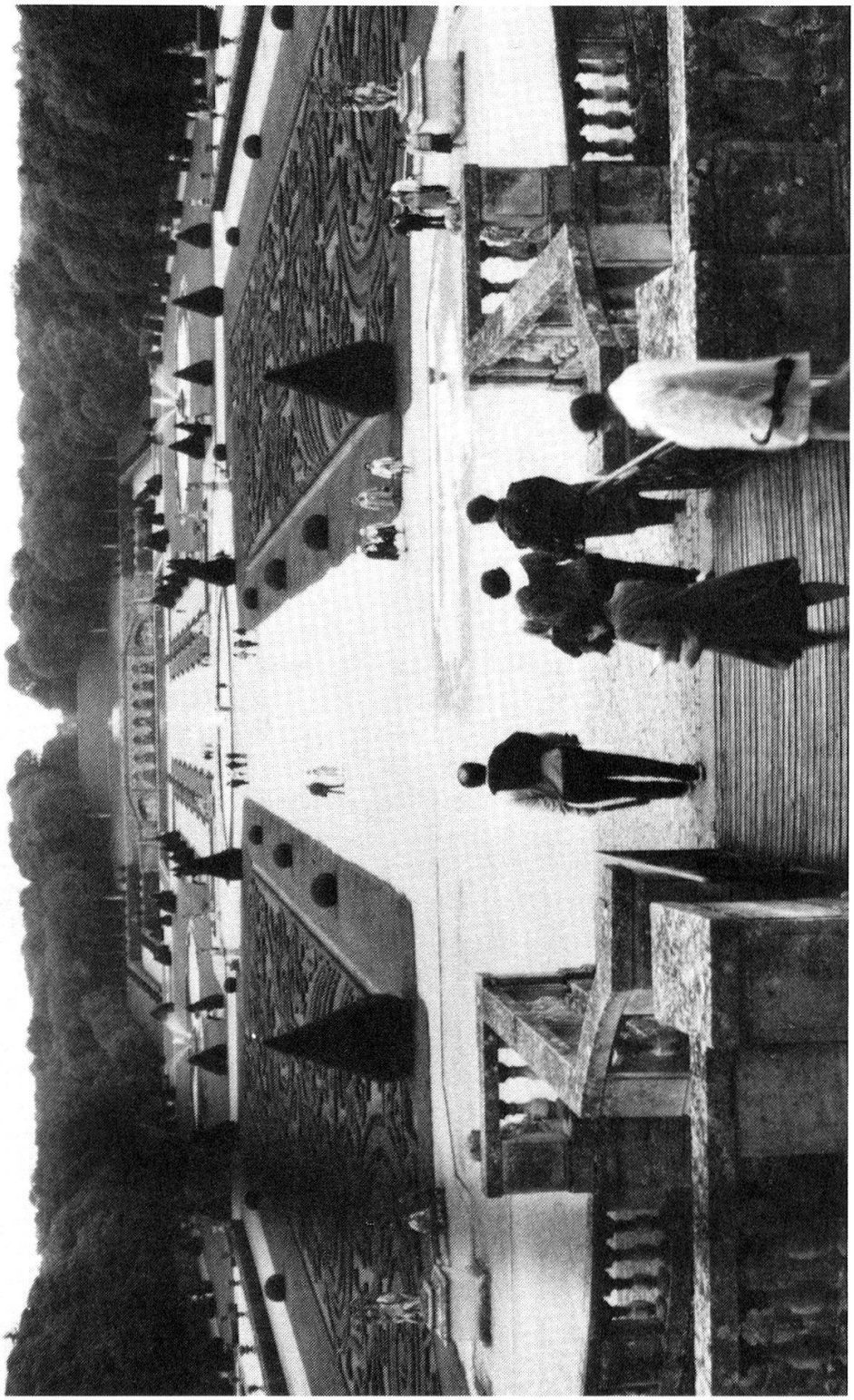
D'après cette deuxième acception la surprise, le contraire de l'attente, est le résultat de modifications instantanées des perceptions visuelles, auditives et autres, sciemment éprouvées par l'individu qui, comme dans les jardins que je vais décrire se déplace, reproductibles avec une intensité moins grande et qui provoque en lui exitation et émerveillement. Dans l'art elle s'inscrit souvent non dans l'évènement isolé, mais dans un enchaînement et devient un attribut du beau.

James J. Gibson, un fondateur de la psychologie écologique (rapport de l'individu à son environnement), a donné un éclairage nouveau à la science visuelle de la perception. Contrairement au concept classique d'une séquence de stimuli sensoriels primaires projetés en images sur la rétine et puis élaborés par le cerveau, il propose une démarche inverse: la perception directe sans médiations à partir des informations fournies par l'environnement au sein d'un «faisceau optique ambiant». La vision normale est, non pas le champ de vue figé au regard fixe, mais la vision panoramique ambiante et ambulatoire d'un observateur en mouvement enveloppé par le faisceau optique, qui y participe et prend conscience de son être dans une expérience kinesthétique. Ici, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le sujet n'enregistre pas les changements incessants qu'il perçoit, car le foisonnement d'objets et de perspectives balayés sans discontinuité tend à les estomper pour faire ressortir les éléments structurants constants et persistants – le plan de la terre et la ligne d'horizon, qui sont une référence optique universelle, la continuité des surfaces occultées par d'autres et qui se révèlent à nouveau, les rapports constants de textures identiques avec l'éloignement, etc. Et c'est justement dans cette situation courante d'un monde visuel relativement stable où l'oeil est rarement induit en erreur par les illusions, que la surprise s'en détache pour prendre toute sa signification, surprise qui résulte d'un contraste vif de perception d'éléments invariants et changeants.

Le jardin est par excellence le terroir de la surprise et du dépaysement, là où le parcours spatio-temporel nous excite et incite à l'exploration tournée vers un ailleurs. Ce sont quatre de ces jardins, issus de quatre pays Européens et reflétant chacun pleinement son époque, que je vais décrire en termes de surprises.

La surprise comme science: Le parc de Vaux-le-Vicomte (France)

André Le Nôtre, artiste universel, connaissait les lois de la perspective et de l'optique; ses parcs



Parc de Vaux-le-Vicomte sur le grand axe: La surprise est géométriquement calibrée.
Photo: G. Biaggi.

en sont tous impregnés. Mais Vaux-Le-Vicomte, 70 hectares de surface près de Meulun au sud-est de Paris, cristallise pour moi cette science et cet art des illusions et surprises visuelles. Ici, le château et le parc sortent de terre en un seul jet, sur un site précédemment vierge, occupé par un vallon où coulait la rivière L'Anqueil.

Dans ce jardin de l'intelligence que F.H. Hazlehurst a finement analysé, la surprise nous attrape en crescendo le long des 1500 mètres du parcours nord-sud.

Pénétrés dans le grand salon ovale du château et ressortant sur la terrasse sud, la vue du parc nous rélève une surface d'un seul tenant, gouvernée par l'axe longitudinal filant au bout sur la statue d'Hercule qui représente la puissance de Fouquet; une lecture bidimensionnelle qui ne présage pas les petits changements de niveau qui culmineront au ressaut impressionnant à la hauteur de la grotte avant la remontée du terrain vers l'Hercule. Ces grottes semblent déverser leurs cascades dans un plan d'eau, perçu d'ici comme un liseré (qui en réalité est un grand bassin carré), ceci pour corriger l'impression désagréable de l'eau tombant dans le vide. En avançant entre deux parterres et en descendant plus loin d'une dizaine de marches on arrive, après une allée d'eau (disparue) au bassin carré. Son bord opposé, meublé d'une série de jets, semble encore se confondre avec le mur de la grotte et lui servir de base. Et puis . .

Subitement c'est la surprise totale, qui fait palpiter la première fois que l'on en fait l'expérience: le bassin et son bord se détachent brusquement du mur de la grotte, qui en fait est le mur opposé d'une grande dépression, le grand canal transversal. La troisième dimension nous frappe enfin en plein, provoquant notre séparation de cette dépression avec la longue remontée et l'Hercule, qui nous semblent à présent distants. La surprise se dédouble par la découverte des Grandes Cascades, accompagnée du bruit de l'eau qui rugit et s'esclaffe.

Arrivés enfin à l'Hercule, après un contournement obligé du canal, la vue d'ici révèle l'importance du château mais le parc semble être insignifiant, comme le dit Hazlehurst, un plan horizontal qui s'efface et où le grand canal est à nouveau invisible. Mais la surprise réapparaît de cette ambivalence qui nous a suivis tout le long: le parc semble se relever à la verticale et la deuxième dimension jouer avec la troisième, le château semble tantôt reculer, tantôt avancer vers nous. En effet en retraçant nos pas, on redécouvre le grand canal puis le bassin carré cinq mètres au dessus qui, surprise finale, sert de miroir parfait du château.

Un paradigme du rococo: le parc de Schwetzingen (RFA)

Un siècle plus tard, le prince électeur du Palatinat, Charles Théodore, fit édifier le parc de son château de Schwetzingen (72 hectares) au Bade-Wurtemberg, dix km. au sud de Heidelberg. Il comprend deux parties contrastantes: les jardins à la française qui prolongent le château, dont le grand parterre circulaire est unique dans l'art des jardins occidentaux, et les jardins paysagers autour du grand lac à l'ouest. Un axe médian file sur ce lac qu'on perçoit au fond. Contrairement à Vaux, ce n'est pas un axe «décidé» qui entraîne d'office le visiteur le long de son parcours plein de surprises; ici, celles-ci se déployent plutôt dans les épais bosquets et salons verts adjacents occupés par les fabriques et pavillons.

Voici quelques jalons. Partis de la terrasse du château, au bout du grand cercle à droite, après un bosquet qui est la demeure de Pan et qu'occupe un exquis ruisseau contourné aux bords en galets, apparaît soudain en contrebas

une grande orangerie entourée d'un vaste jardin à la française. De là on est entraînés par un petit axe vers le temple d'Apollon sur une grotte à travers de laquelle brille un bras du grand lac aperçu du château. Ce bras, qui reflète à merveille le temple nous mène plus loin à la «Perspective du bout bout du monde», superbe tonnelle close au bout par une tableau peint, donnant l'illusion de la profondeur. En y ressortant et en retournant sur nos pas on s'enfonce plus loin dans d'autres bosquets, à la sortie desquels, ô surprise des plus éclatantes et précalculée, apparaît une majestueuse mosquée turque rouge qui se mire, comme un peu plus loin le temple de Mercure, dans le bras opposé du lac; elle nous invite à pénétrer dans une vaste cour-jardin de prière à l'intérieur.

En sortant de ce lieu et en retournant en arrière sur le grand axe du parc, on redécouvre le château et ses parterres multicolores dans toute leur splendeur – c'est la coda de la symphonie –. En le quittant par la cour d'honneur réapparaît brusquement devant nous la rue et le bruit de la ville; deux mondes qui coexistent merveilleusement, celui du dépaysement et celui de la vie quotidienne et du travail, car gardant chacun son identité entière sans mélange ni confusion.

Surprise et dépaysement au jardin romantique de Stourhead (Angleterre)

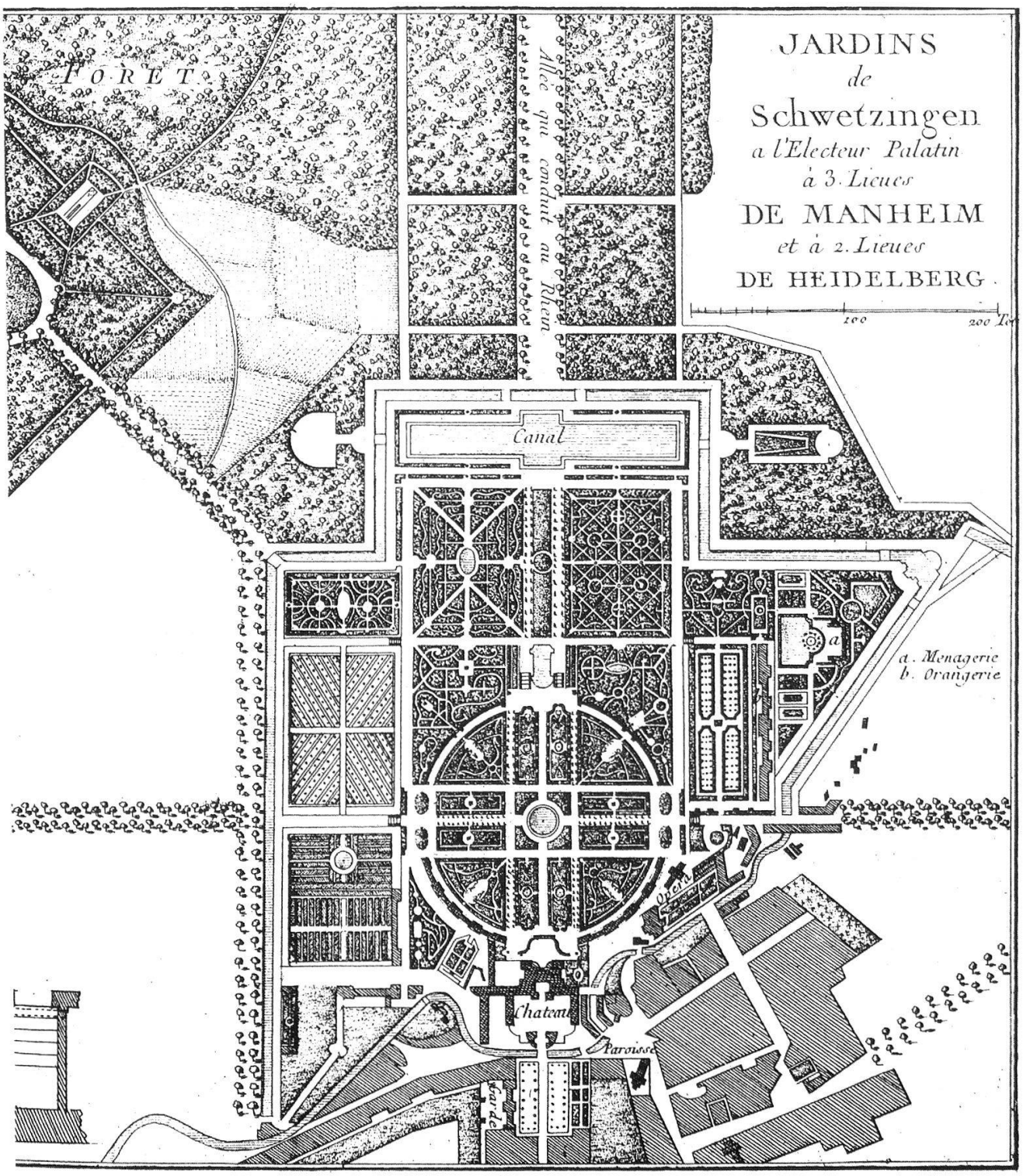
En contrebas du village de Stourton dans le Wiltshire, on visite ce superbe parc paysager, qui avec la maison de maître fait 38 hectares, en pleine campagne dans un paysage à douces collines. Géré aujourd'hui par le «National Trust», il fut édifié dès 1743 par le gentleman propriétaire Henry Hoare II et son architecte Henry Flitcroft. Ici, contrairement aux deux autres parcs, la demeure tourne le dos au jardin principal qui se deploye autour d'un lac allongé aux contours irréguliers en contrebas.

Le parcours se fait autour de ce lac: une boucle offrant une série de surprises par des vues cadrées qui se renvoyent les unes les autres à travers les épaisses masses végétales – 124 espèces et variétés d'arbres et d'arbustes, contrairement à 13 espèces à l'origine – sur les monuments de la mythologie bordant le lac. «Le pied ne doit jamais voyager vers un objet par le sentier que l'oeil a déjà parcouru; perdez l'objet et approchez obliquement», conseillait William Shenstone, le propriétaire d'un autre parc, celui de Leasowes.

Le gong annonçant la première surprise est la vue légèrement plongeante sur le splendide temple du Panthéon de l'autre côté du lac. En contrebas survient le temple de Flore muni d'une inscription à l'entrée: «Allez-vous-en, vous qui n'êtes pas initiés!» Les édicules ne sont en effet pas des ornements mais font partie d'un programme iconologique. En amorçant plus loin un coude du lac apparaît le tout aussi splendide temple d'Apollon, version d'un temple en ruines de Baalbek, une belle réponse à la première surprise. En poursuivant on entre dans une grotte, dédicacée aux divinités des rivières et sources (du lac), source et tréfond de l'homme, on ressort à la lumière, on passe devant un prieuré gothique puis devant le Panthéon, et plus loin enfin on arrive en montant au temple d'Apollon. Là on a enfin une vision presque complète du lac avec ses onze fabriques. Ainsi le lac se révèle l'élément unificateur du parc tant au point de vue spatial qu'allégorique. En redescendant on traverse encore un joyau de pont Palladien, réplique de celui de Vicence, et on termine le parcours après la Croix gothique de Bristol.

Le jardin de la villa Pallavicini a Pegli (Italie): un discours de l'imaginaire

A dix km. de Gênes, une colline surplombant



23

Parc rococo de Schwetzingen, au Bade-Wurtemberg, XVIIIème siècle: La surprise se découvre dans les épais bosquets et salons verts. (G.L. Le Rouge. – Jardins à la mode et jardins anglo-chinois. Reprint Paris 1978).

la mer sous un tunnel de l'autoroute Gênes–Savone, vêtue d'une végétation luxuriante cache une ambiance de jardin unique en Ligurie.

Ce jardin méconnu, 9,7 hectares, fut édifié dès 1840 par le marquis Ignazio Pallavicini au dos en amont de la grande demeure, sur un site de vignes et oliveraies. Il en confia la création et réalisation à l'architecte et scénographe Michele Canzio. La Commune de Gênes reçut don de la villa et du parc en 1928, mais hélas ne l'entretint guère et le parc tomba à l'abandon partiel. Ce n'est pas que l'an dernier, à l'occasion des Colombiades de 1992, que la Commune décida de le faire restaurer par l'entremise partielle des architectes gênois Fabio et Silvana Calvi. L'inauguration eut lieu en juin.

Le jardin Pallavicini est plus fou que les autres, car il fait fi des lois classiques d'unité et de mesure et procède par fragments et discontinuités apparentes. En fait, il s'agit d'un jardin qui livre un récit allégorique sur la condition humaine; il est composé d'un prologue de deux scènes et de trois actes de quatre scènes de «théâtre» chacun. Les scènes correspondent chacune à une unité d'ambiance paysagère qui secrète un état d'âme du promeneur devenu acteur; le jardin retrouve ainsi son fil conducteur dans cet imaginaire profond qui le sort de sa condition présente. Ici, perception et évocation concourent à créer bon nombre de dépaysements et surprises à l'état mélangé s'enchaînant dans une cadence soutenue; le rêve et l'évasion, les abîmes et le jeu-jeux pour enfants et adultes et aspersion de jets d'eau sur les promeneurs qui marquent les scènes d'allégresse – font bon ménage.

Le parc invite le promeneur à un retour virginal à la fois à la nature et à l'histoire. Les objets architecturaux et scènes se découvrent à l'improviste, grâce entre'autre aux épaisses masses végétales qui dirigent le regard: l'hermitage suisse au début, plus loin le «château-fort» du XIIIème siècle» et le «cimetière» où juche son «commandant» à la gloire éphémère, puis après la moitié du parcours, une grotte sombre d'où l'on gagne la sortie en barque, éblouis par la lumière d'un grand lac et du temple de Diane irradiant de blancheur. Ce lac ne se révèle dans son entiereté qu'un peu plus loin, offrant enfin une synthèse partielle du parc avec ses autres pavillons – pagode chinoise, kiosque turc, etc. – et une vue de Pegli et la mer.

Une topographie accidentée et le choix judicieux et varié d'une végégation indigène et exotique en bonne partie sempervirente aident à justifier la sinuosité des chemins et le vif contraste entre pavillons de styles différents et le parc retrouve une unité. Le parcours aura duré deux heures; en fait, le temps semble plus court, la distance plus longue.

Epilogue

Quatre jardins, quatre surprises dont l'apogée se manifeste vers la fin du parcours – Vaux-le-Vicomte exemplifie la surprise perception pure, les trois autres y mêlent la surprise connotation. Tous procèdent d'une intention, d'un programme, ils questionnent le promeneur, expriment un message à la fois tragique et comique. Telle finalité culturelle est aujourd'hui obnubilée par bien d'autres objectifs et l'on ne dispose guère de surfaces comparables. On peut néanmoins trouver de la surprise dans des surfaces plus restreintes, comme dans le jardin de stèles symboliques à Stony Path, Ecosse, créé par Ian H. Finlay.

Dépouillée de son rôle de pur ornement, le végétal a un rôle spatial structurant à jouer afin de créer un minimum de surprise et ne pas donner à lire l'espace en une fois. Des haies et des coulisses, qui pour le sujet en mouvement occultent des surfaces pour dévoiler d'autres,

ne servent plus simplement à délimiter la propriété. Pourquoi ne pas employer aussi certains artifices tels les miroirs pour créer l'illusion?

La surprise est un cadeau de la nature et un moment de la création. Elle est ce petit grain de sable qui fait la différence dans le désert de l'habitude, désert qui dans ce monde visuel que l'on prend pour chose acquise, anesthésie l'homme dans tous les domaines de son activité.

Gianni Biaggi

Bibliographie

James J. Gibson. – The ecological approach to visual perception. London, 1986.
F. Hamilton Hazlehurst. – Gardens of illusion. Tennessee 1980.
Brochures et guides des quatre jardins parcourus et décrits.

P.s. Toute personne désirant visiter ou avoir des précisions sur ces jardins peut contacter l'auteur: G. Biaggi, Av. Charles-Secrétan 25, 1005 Lausanne.

Parc romantique de Stourhead, Wiltshire: Tableau – Surprise sur le Panthéon. Photo: G. Biaggi.